

Le déterminisme est apparu à un grand nombre de philosophes comme un concept excluant la liberté : ils ont vu une opposition entre déterminisme et liberté. Et il faut reconnaître que cette opposition « apparaît » spontanément quand nous pensons aux idées de déterminisme et de liberté. Il convient donc de se réjouir, si nous avons su surmonter cette difficulté, mais surtout de comprendre pourquoi une telle difficulté est apparue, pourquoi on a cru que déterminisme et liberté s'opposaient.

Cela vient de l'interprétation naturelle et naïve du concept de liberté : par une sorte de déformation poétique, d'extension du concept, on passe de l'idée d'absence d'entraves extérieures à l'idée d'absence de toute entrave, c'est-à-dire à l'absence de toute détermination. C'est donc la différence entre entrave et détermination qui ne nous apparaît pas clairement. L'entrave est ressentie, éprouvée, tandis que la détermination est insensible : car la détermination est nous-même, elle est notre volonté elle-même. Ainsi, si nous nous sentons libres bien que le monde soit déterminé, c'est parce que nous sommes aveugles à nous-mêmes : nous ne nous sentons pas. La volonté ne se sent pas elle-même – en tout cas pas comme un entrave. On ignore les causes qui déterminent nos désirs, disait Spinoza : c'est-à-dire qu'on s'ignore soi-même. Bref, le moi ne sent pas le moi.

Le cas de la volonté est donc similaire au cas de la connaissance : de la même manière que le sujet connaissant ne peut se connaître lui-même – c'est-à-dire qu'il n'apparaît pas dans son propre champ visuel comme objet de connaissance –, de même le moi voulant ne se ressent pas lui-même comme une entrave – c'est-à-dire qu'il n'apparaît pas dans son propre champ de volonté comme « entrave » ou « contrainte ». A chaque fois, le sujet est la source d'un certain « champ », et par conséquent il reste hors champ, en dehors du champ. « Rien dans le champ visuel ne nous dit qu'il doit être vu par un œil », écrivait Wittgenstein<sup>17</sup>. Les conditions d'un ordre donné n'apparaissent pas dans cet ordre.

*Ni le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement,*

écrivait à peu près François de La Rochefoucauld<sup>18</sup>. Le soleil, car il est trop lumineux, la mort, car elle est trop obscure. Nous ne pouvons voir les extrêmes. Mais on pourrait aussi l'interpréter ainsi : le soleil ne peut être vu car il est la condition de la vision ; la mort ne peut être imaginée car elle est la condition de la vie, donc de la pensée et de l'imagination.

Ceci nous amène précisément au dernier point sur lequel je voudrais conclure : il existe un rapport intime entre la liberté et la mort. Pour Sénèque et les Stoïciens, seul celui qui est prêt à mourir peut être libre. Pour Hegel, c'est le fait de risquer la mort dans le conflit (entre le maître et l'esclave) qui est la preuve de la liberté humaine. Pour Heidegger, on retrouve l'idée d'un lien intime entre la liberté et la mort : il n'y a que dans l'« être-vers-la-mort », c'est-à-dire la conscience angoissée de notre propre mort, que nous pouvons exister authentiquement et donc être libres. Car c'est seulement dans ce mode d'être que nous prenons conscience de ce qu'est la vie, de ce qu'est la possibilité, de ce que sont nos décisions : nous ne voyons vraiment les choses que sur fond d'absolu, en quelque sorte. L'être ne se découpe que sur fond de néant.

---

<sup>17</sup> Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*.

<sup>18</sup> « Le soleil, ni la mort ne se peuvent regarder fixement ». La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions morales*, § 29.